

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 38 (1950)
Heft: 156

Artikel: Études critiques : archéologie et histoire d'Israël
Autor: Goy, William-A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380534>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ÉTUDES CRITIQUES

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE D'ISRAËL

Le temps est révolu où l'archéologie était une branche accessoire de la science biblique. Elle a fait de tels progrès qu'elle est maintenant autonome et qu'elle peut viser à de grandes synthèses. Elle ne borne plus son ambition à enrichir notre connaissance du passé lointain et de sa civilisation, mais elle aspire à fournir une contribution originale à l'histoire de l'esprit humain.

Il va sans dire que l'archéologue ne cesse jamais de rechercher les moindres documents, écrits ou non écrits, les moindres témoins des vieux âges, et qu'il doit toujours être prêt à reviser ses idées à mesure que de la masse des pièces accumulées et laborieusement interprétées se dégagent des conclusions nouvelles, pressenties déjà ou totalement imprévues. Mais il ne saurait rester un simple collectionneur étiquetant des pièces de musée ; il faut qu'à tout prix il s'efforce, en renonçant, autant que faire se peut, à tout préjugé intellectuel, de rapprocher les débris épars des millénaires disparus, pour retrouver, à travers et par delà les produits, plus ou moins bien conservés, de l'industrie, de la pensée, du génie humain, *l'homme* d'autrefois, divers, suivant les lieux, mais essentiellement le même partout.

Tel est en tout cas le propos de M. William Foxwell Albright, l'un des chefs de l'École américaine d'archéologie orientale, dans son volume *Archaeology and the religion of Israel* (2^e éd. 1946). Spécialiste chevronné, il a le mérite d'avoir des vues larges et profondes ; esprit mobile et curieux de tout, il domine l'ensemble du terrain et discerne, sous les décombres des siècles, le mouvement de la vie qui y circula ; il s'entend à y relier les phénomènes mentaux ou religieux d'aujourd'hui ; et le caractère exceptionnel de la religion d'Israël, si semblable à tant d'égards, de l'extérieur, à celles qui l'avaient précédée ou à d'autres, contemporaines, ressort avec évidence, mais d'une manière naturelle, de son livre ⁽¹⁾.

(1) Sous le titre *Von der Steinzeit zum Christentum. Monotheismus und geschichtliches Werden*, M^{me} Irène Lange a publié en 1949, à Berne, éd. A. Francke, la traduction d'un autre écrit de M. Albright, *From the Stone Age to Christianity* (1946 aussi).

La condition de toute étude sérieuse de la religion d'Israël, c'est qu'on en reconnaisse sans réserve le caractère historique, qui la distingue radicalement des grands systèmes polythéistes de l'antiquité et d'autres religions plus récentes, telles que le zorostranisme ou le bouddhisme, dont les traditions historiques anciennes se rapportent presque uniquement aux personnes de leurs fondateurs respectifs.

L'histoire d'Israël ne peut devenir une discipline scientifique qu'au moyen de l'archéologie, laquelle a, du reste, montré la grande valeur historique de la tradition biblique. L'archéologie remet les événements et les mouvements religieux de l'Ancien Testament dans leur véritable cadre, permet d'en reconnaître les sources, de les interpréter de mieux en mieux en dehors de tout schématisme préconçu. Touchant le contenu et le sens de la tradition vétérotestamentaire, elle ne donne raison ni au radicalisme, ni au conservatisme extrêmes. Ainsi M. Albright est convaincu que la religion mosaïque fut monothéiste dès les débuts, mais d'un monothéisme empirique, implicite, plus qu'intellectuel et explicite ; c'est vers le sixième siècle, aube de l'âge logique, que ce monothéisme devint plus conscient et formel.

L'archéologie met aussi en relief le mouvement prophétique, dont la mission principale fut la lutte contre le syncrétisme. Les prophètes ne furent ni des extatiques comme on en rencontre dans le paganisme, ni des novateurs religieux, mais ils montrèrent ce qu'est la repentance, la conversion, la communion avec Dieu.

L'archéologie nous aide à voir comment Israël eut de Dieu la seule vision qui puisse sauver l'homme de la tyrannie de la nature et de l'histoire (post-scriptum).

Elle permet encore de saisir l'éveil et de suivre l'évolution des facultés esthétiques, affectives et raisonnantes de l'homme.

A ses origines, entre 30 000 et 20 000 avant J.-C., l'art fut imitatif : les hommes des cavernes dessinaient presque uniquement des animaux, probablement dans le désir de s'assurer magiquement des chasses fructueuses ; ils ont observé, imité, mais l'imagination entraînait déjà en jeu.

Le cinquième millénaire vit apparaître, en Mésopotamie (Halaf) et en Palestine (Ghassoul), les poteries et les fresques décorées de motifs géométriques, et l'emploi de la couleur ; l'imagination, très vive, est sous le ferme contrôle du sens esthétique.

Cette époque fut aussi le printemps de la mythologie. Les mythes de fertilité n'ont pu naître que dans une civilisation agricole et pastorale. La mythologie officielle de l'Égypte et de la Mésopotamie du second millénaire n'est déjà plus qu'un résidu, où les mythes astraux forment avec ceux de fertilité un syncrétisme si complexe qu'on n'en peut souvent plus démêler les éléments.

Du quatrième millénaire au sixième siècle, longue pause. L'art se discipline, se fige, est lié par des conventions, la Mésopotamie restant cependant plus libre et plus souple que l'Égypte. Enfin, préparé par la Phénicie qui avait

aboli certains de ces dogmes esthétiques égyptiens, ce fut le « miracle grec » du cinquième siècle, où l'art s'éleva du niveau empirique au niveau logique.

Israël n'a fourni aucune contribution à l'art, et fut simplement tributaire de la Syrophénicie.

Il semble qu'en musique les Phéniciens aient distancé de beaucoup les autres peuples. De même, la littérature poétique cananéenne l'emportait, du point de vue artistique, sur celles de l'Égypte et de la Mésopotamie. Et les Israélites firent d'abondants emprunts à la rhétorique, à l'hymnologie et à la littérature didactique de leurs voisins, mais en éliminant le monstrueux, le prélogique, le mythologisme.

La littérature sumérienne du troisième millénaire contient déjà toute la gamme des sentiments et des émotions ; elle atteint parfois au sublime, tandis que chez les Égyptiens une moindre profondeur s'allie à la préciosité.

Beaucoup plus jeune, la littérature hébraïque dépasse à maints égards ses aînées ; ainsi la narration historique est un produit spécifiquement israélite ; les histoires de Joseph, de David, de Ruth possèdent une incomparable richesse de sentiments, comme d'autre part tant de psaumes et de textes prophétiques qui sont devenus les classiques de la vie spirituelle. Seul Israël a connu les plus hautes expériences, celles de la conversion religieuse et de la communion spirituelle avec Dieu : le fait central de la conscience prophétique reste le souvenir de la vocation qui changea la vie de certains hommes.

Grâce à l'archéologie, on voit comment la pensée passa du stade prélogique (dont témoigne en particulier la mythologie du Proche-Orient, où les notions de sexe et de personnalité sont étonnamment fluides et inconsistantes) au stade empirico-logique (au troisième millénaire), qui donna naissance à la littérature didactique, à des codes de lois, à une morale individualiste plutôt que collectiviste, au premier essor de la science, enfin au monothéisme. (Dans l'Ancien Testament, la pensée obéit à une logique empirique, et les survivances de la pensée prélogique sont rares.) Le stade suivant sera celui de la pensée logique et de l'induction scientifique, inaugurée par les Grecs.

Après ce préambule, M. Albright décrit l'arrière-fond archéologique de la religion de l'Ancien Testament, la religion cananéenne, celle d'Israël jusqu'à David, puis à partir de Salomon. Un tel exposé ne se résume pas. Qu'il nous suffise d'extraire de la masse des faits consignés et savamment commentés dans ces pages deux échantillons, qui mériteraient d'être présentés moins sommairement.

L'utilisation des documents écrits est délicate, témoin l'effondrement de l'interprétation historique des poèmes de Ras Chamra donnée par MM. Virolleaud et Dussaud, et qui a été ruinée par une philologie mieux avertie. Mais l'emploi des documents non écrits est encore plus difficile ; ainsi, pendant des décennies, les fouilleurs ont cru découvrir partout en Palestine des temples et des autels ; or, il a fallu convenir ensuite qu'en bien des cas ces prétendus sanctuaires étaient des maisons particulières, voire des écuries.

A quel type d'architecture nationale le temple de Salomon appartenait-il ? On n'a trouvé qu'il y a peu d'années les restes d'édifices syriens à peu près contemporains, dont l'un bâti sur le même plan que celui de Jérusalem ; et d'autres trouvailles, qui nous renseignent sur la décoration intérieure, confirment que le temple était de style phénicien. D'après les analogies archéologiques, les deux colonnes du portique, l'autel des sacrifices et le grand bassin métallique avaient une signification cosmique. Leur symbolisme, intégré à la religion d'Israël, devait montrer que le pouvoir de Yahvé était universel, cela au moment où la politique impérialiste de David et de Salomon avait porté un coup décisif aux divinités des pays soumis : Yahvé, seul dominateur de tout l'univers, assumait toutes leurs fonctions.

Mais, dans la mesure même où la religion officielle s'assimilait ainsi des éléments architecturaux et théologiques hétérogènes, elle s'exposait au danger du syncrétisme, auquel Salomon déjà donna des gages, et qui sévit si gravement dans les siècles suivants. Là encore, l'archéologie éclaire nombre de situations et de faits de l'histoire (n'est-ce pas elle qui a fait connaître la colonie juive d'Eléphantine et sa religion syncrétique ?) Ce n'est qu'au prix de longues luttes que le judaïsme remporta enfin la victoire sur l'hérésie. Néanmoins, le monothéisme resta le caractère constant de la religion d'Israël, et notre auteur croit pouvoir conclure, sur la foi des données archéologiques, que « le yahvisme orthodoxe resta le même de Moïse à Esdras » (p. 175). Toutefois, comme les archéologues et les historiens ne sont pas tous aussi affirmatifs que lui sur ce point capital, il est peut-être plus prudent de dire que le yahvisme implanté par Moïse fut, envers et contre tout, assez pur et assez fort pour pouvoir décanter sûrement l'apport incessant du dehors, au cours des âges. L'espèce d'intuition qui présida à cette opération fut le génie propre d'Israël, le théologien y verra un effet de la providence spéciale de Dieu envers ce peuple.

Nous n'ajouterons qu'une remarque, pour finir. Si admirables que soient la science et le talent de M. Albright, on ne peut que souscrire à l'observation formulée par M. W. Baumgartner ⁽¹⁾ : accordant une confiance illimitée à l'archéologie, il sous-estime et néglige la critique des traditions littéraires. C'est une grave lacune. Sa méthode est trop unilatérale ; d'autres procédés d'investigation doivent être mis en œuvre simultanément si l'on veut arriver à une vue synthétique de l'Ancien Testament qui soit vraiment scientifique. Mais dans le domaine de l'archéologie, M. Albright est passé maître ⁽²⁾.

William-A. GOY.

⁽¹⁾ Dans la *Theologische Zeitschrift* de 1948, cahier 5.

⁽²⁾ Dans la *Revue biblique*, avril 1948, le P. Vincent, ce vétéran de l'archéologie palestinienne, a donné, non sans formuler certaines réserves, un compte rendu élogieux du livre de M. Albright.